

LES SABOTS

Tante Ursule.

Tante Ursule ferma sa porte avec soin et vint s'asseoir au coin de la cheminée. Non, décidément, elle n'irait pas à la messe de minuit cette année: le froid était trop vif et ses jambes trop lourdes. Cela la contrariait fort, car elle était bonne chrétienne... A son avis du moins, c'est à dire qu'elle accomplissait d'une façon rigide ses devoirs religieux, ne manquant jamais l'office et disant régulièrement ses prières. Quant à l'esprit de l'Evangile, à la loi de pardon et d'amour de Jésus qui a dit: "Aimez-vous les uns les autres," c'était pour elle une mort, et si elle possédait une des trois vertus théologales, ce n'était assurément pas la dernière.

"Vex-tu m'embrasser? lui dit-elle. —Oui, ma tante," répondit la fille. Deux larmes glissaient sur les cheveux blancs de Rosette et, dès lors, elle vint souvent chez sa tante qui la traitait comme elle avait gâté sa mère, mais sans consentir à pardonner à celle-ci. Rosette allait atteindre ses douze ans quand le malheur s'abattit sur ses parents. Son père, menuisier de son état, tomba malade et fut contraint pendant de longs mois à un chômage forcé: les clients l'abandonnèrent, les économies s'épuisèrent et quand, bien faible encore, il reprit la varlope et le rabot, il ne trouva plus d'ouvriers, plus de crédit, et les créanciers menacèrent de faire vendre la maisonnette du pauvre ménage. En cette extrémité, Adeline se décida à s'adresser à sa sœur qui, vivant seule, était relativement riche et aurait pu facilement lui aider. Mais les années avaient endurci ce cœur blessé: Ursule répondit radicalement à la pauvre femme, lui reprochant son mariage avec aigreur et ne ménageant pas son beau-frère. Etait-il trop grand seigneur pour se mettre chez les autres, qu'avait-il besoin d'être à son compte; s'il ne trouvait pas de travail au pays il n'avait qu'à chercher ailleurs. "C'est ce que nous ferons, puisque tu nous refuses," répondit doucement la jeune femme. Tante Ursule éprouva une légère émotion à l'idée de ce départ... Ils emmenaient donc Rosette? "Ecoute, dit-elle d'un ton moins rude, je veux bien faire quelque chose pour ta fille. Laisse-moi, je t'élèverai et elle héritera de mon bien." Adeline secoua la tête. "Non, répondit-elle, notre enfant est notre seule richesse, et puis Rosette serait malheureuse avec toi; plus tard tu ne lui pardonnerais pas non plus de te quitter. —A ton aise!" Adeline et son mari quittèrent le village pour aller chercher fortune ailleurs. Comme ils passaient devant le logis de la vieille fille, un voix fraîche monta vers elle-ci. "Adieu, tante Ursule." Le cœur lui manqua, elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, de rappeler sa sœur... Mais elle se raidit contre son émotion, "Tant pis pour eux", dit-elle. Ce fut surtout tant pis pour elle. Dès lors, elle n'eut plus aucune joie, aucune affection. Elle resta seule, isolée de tous, ne se plaisant qu'à amasser de l'argent, beaucoup d'argent dans un vieux bas, au fond de son armoire. Pour qui? Pour personne, car elle ne songeait même pas à ceux qu'elle avait si durement repoussés. Depuis trente ans qu'ils n'avaient plus donné signe de vie, ils étaient morts, bien sûr! Et cette pensée ne lui arrachait même pas une larme.

"J'ai marché de ce côté-là... j'en fouais dans la neige... tout d'un coup j'ai senti que ça cédait... Je vous demande pardon, Madame. —Tu n'es pas du pays, alors? —Non, Madame, je suis Parisien et j'arrive de Saint-Quentin. —Tu n'es pas blessé, au moins? dit-elle un peu radoteuse. —Non, je crois... ça ne fait rien... et puis j'ai si froid que je ne sens pas le reste. —Pauvre petit! attends je vas te réchauffer." Tante Ursule alla dans le fournil et rapporta une brassée de sarments. Bienôt un feu clair et pétillant répandit une bonne chaleur. L'enfant souriait à la flamme, son pâle visage souffreteux reflétait une béatitude infinie. "Oh! merci Madame; que vous êtes bonne," dit-il. Bonne! il y avait bien des années que la vieille fille n'avait reçu un pareil compliment; elle en eut le cœur tout réchauffé. Anais, prenant le pauvre sur ses genoux, elle leva ses épaules, lui prépara un peu de vin chaud et l'interrogea avec bonté. Il s'appelait Louis Lefranc, il était orphelin: sa mère était morte quelques jours auparavant à Saint-Quentin où la maladie l'avait contrainte de s'arrêter, et il avait dû continuer seul sa route. "Où vas-tu comme ça? —A Thanelles, Madame. —Thanelles, mais c'est ici? —Ici? quel bonheur! Je croyais que je n'arriverais jamais. —Tu es donc des parents ici? —Oui... je ne sais pas... Tevez, Madame connaissez-vous ce nom-là?" Il tira de la poche intérieure de sa veste une enveloppe qu'il tendit à la vieille fille. Elle devint très pâle. "Pour qui? demanda-t-elle d'une voix toute changée. —Pour ma tante, si elle vit encore... En mourant, ma pauvre maman m'a dit: "Mon petit Louis, tu n'as plus personne au monde que ta grand'tante Ursule; elle ne t'a jamais vu, mais elle avait tendrement aimé sa mère et elle avait un peu d'affection pour sa petite Rosette... elle en aura peut-être aussi pour toi... Va la trouver et donne-lui cette lettre..." Oh! mais il ne faut pas l'ouvrir, Madame! —C'est moi qui suis ta tante Ursule, dit-elle en embrassant l'enfant tout saisi. —Vous! oh! tant mieux, ma tante, vous avez l'air si bon!" En effet, les larmes, cette rosée divine, qui inondaient le visage de la vieille fille, y avaient mis la douceur du Ciel; et si, penchées sur l'humble toit, les deux mères voyaient l'orphelin sur les genoux de la tante, caressant ses boucles blondes, elles devaient être rassurées et bénir la Providence. Grand fut l'étonnement, lorsque le lendemain, à la messe du matin, on vit tante Ursule se diriger vers l'église avec son petit compagnon. Mais quand on l'interrogea. —C'est un petit-neveu que j'ai trouvé dans mes sabots." A chacun son Noël: les joujoux aux enfants, les enfants aux vieillards.

YETTE Comme son nom menu qui tenait dans une syllabe, dans un souffle presque, Yette, à dix-huit ans, était toute fraîche, toute gracieuse, les mains fines, la bouche mignonne; mais ses grands yeux larges—deux étoiles—clairaient radieusement son visage et rendaient Yette si jolie, que, par tous les villages où elle habitait, les femmes elles-mêmes, en la rencontrant, se retournaient, charmées, et chuchotaient: —Regardez la passer: c'est le printemps! Ce printemps n'était fait que de bourgeons encore; nulle fleur d'amour ne s'était épanouie dans ce petit cœur tout neuf. Yette ne connaissait rien de la vie, si ce n'est qu'il y avait sur la terre du soleil, des chansons et de la gaieté. "Du matin au soir on l'entendait chanter, et dans sa demeure, heureuse par elle, son rire perlait en notes légères. —Petite, disaient les voisines, une belle fille comme vous ne se marie qu'avec un roi! —Laissez! laissez! marmottait sa vieille grand'mère. Elle se mariait selon son cœur. Ce sera mieux! Un matin d'avril, Yette reçut, par deux messages mystérieux, deux grandes lettres, l'une bleue, l'autre rose. Dans la première, on lui écrivait qu'on se mourait d'amour pour elle. Dans la seconde, on déclarait qu'on se tuerait, si elle ne voulait pas accorder sa main. Les beaux yeux de Yette se voilèrent. —Oh les vilains mots! Mourir! Se tuer! Etait-ce donc là l'amour? Au fond de son cœur, pourtant, quelque chose d'étrange, d'incertain, de très-doux venait de vibrer. Et la jolie Yette, qui jadis ne pensait qu'à rire, rêva..... L'auteur de la lettre bleue était Jean, un beau garçon, à la moustache fière; jamais il n'avait parlé à la jeune fille que de choses indifférentes, mais tout à coup elle se rappelait ses rougissements, ses façons gauches, ses regards gênés, quand il se trouvait auprès d'elle. Lui!... Jean... pour mari! Yette sourit, puis, machinalement, déchira la lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur le sol. —Après tout, pensa-t-elle, pourquoi pas?... Mais elle tenait dans sa main gauche l'autre lettre à peine dépliée. Celle-là était signée par Pierre, un jeune homme du pays voisin, pâle et blond, très-estimé; plusieurs fois elle l'avait rencontré, chez des parents, mais jamais ils n'avaient échangé de longs propos. Lui aussi il l'aimait d'amour, et au point de commettre une folie si elle ne voulait pas être sa femme. Se marier!... déjà!... Pierre ne lui déplaisait pas. Au contraire. Il avait l'air bon et simple, et ne serait-ce pas une joie charmante de s'associer à sa vie. Mais, alors, Jean?... Yette déchira la lettre rose, comme elle avait déchiré la lettre bleue, et leurs débris se mêlèrent sur le gazon. La pauvre petite se trouvait toute déconcertée. Que faire? Que penser? Fallait-il répondre?... Yette repassa dans sa mémoire les événements de toute sa vie; jamais elle n'avait causé de peine à personne, cherchant toujours à se montrer bonne, charitable, avec chacun. Grand'mère passait. Yette accourait, lui mit les bras autour du cou et, câline, interrogea: —Qu'aurais-tu fait si, le même jour, de deux côtés, on t'avait dit que l'on t'aimait? Grand'mère, stupéfaite, essaya ses lunettes pour être bien sûre que c'était sa petite Yette qui parlait ainsi. —Dame! mignonne, ce que j'aurais fait... C'est bien simple... Je me serais demandé quel était celui des deux que j'aimais moi-même..... La belle solution! Lequel des deux? Mais Yette n'en savait rien. Tous deux lui paraissaient très-gentils et lui faisaient bien de l'honneur en pensant à elle! Ce soir-là, elle ne dormit guère, cherchant à résoudre le grave problème. Peut-être Pierre était-il plus sérieux? peut-être Jean était-il plus joli garçon? Oui, ma foi Jean valait mieux, si tant était qu'elle pût penser à se marier, idée qui ne lui était encore point venue jusque-là. Mais que dirait Pierre? N'avait-elle pas parlé de s'aller tuer, si elle refusait? Fallait-il le laisser mourir? Et quand, très-tard, Yette n'en

dormait, son choix n'était pas encore fait; seulement, en attendant, tout bas, et chacun, elle accorda un peu de son cœur. III —Yette, j'ai à te parler. —Qu'y a-t-il, mon père? —Il y a que quelque'un m'a demandé la main, aujourd'hui même... Un riche parti... J'ai subordonné ma réponse à la tienne, bien entendu, et je tiens à savoir ce que tu penses. Yette trembla. —De quoi donc s'agit-il, père? —De Christian, le fils de mon vieil ami Claude, le plus riche fermier des environs. Quoi! Christian, le riche Christian, songait-elle, pauvre! Certes oui, c'était un fameux parti, un parti auquel rivaient les plus belles filles du pays! Yette aimait à bavarder avec Christian, le samedi matin, quand, avant d'aller à la foire voisine, il s'arrêtait pour prendre un petit coup de cidre, en disant bonjour. A cette idée qu'il l'avait demandée, Yette sentit son cœur battre très-fort. —Et bien! mignonne? Elle allait répondre; mais, soudain, elle songea à Jean et à Pierre, les associés dans sa pensée contre ce nouveau venu. Ils en mourraient, bien sûr, tous les deux comme ils l'avaient écrit! La veille, elle avait rencontré Pierre, qui, en l'apercevant, avait rougi; en outre, elle avait cru distinguer plusieurs fois, le soir, des bruits de pas sous sa fenêtre et, cachée derrière son volet, elle avait deviné la silhouette de Jean. En son cœur jusque-là si calme, si peu fait aux déceptions et aux souffrances, un violent combat se livra. Depuis quelque temps, elle avait rêvé de l'amour comme de tendresses, sans arrière-pensée, sans amertume, sans regret, et voilà que l'amour lui apparaissait une chose douloureuse, une bataille qui laissait des victimes sur le chemin. Et ce serait elle, la petite Yette, si frêle, si mignonne, la cause de tous ces drames! Après une grande semaine de réflexion, comme son père insistait pour connaître sa réponse au sujet de Christian, elle baissa la tête et, doucement, répondit: —A qui bon, mon père?... Il me semble que je ne serais pas complètement heureuse!... Attendez! Christian, le samedi suivant, ne passa point, affligé sans doute et, de son côté, Yette pleura. IV Elle était plus jolie que jamais maintenant; ses grands yeux avaient pris une expression de tristesse qui lui allait délicieusement. Après Pierre, après Jean, après Christian, d'autres vinrent qui l'aimèrent aussi et le lui dirent. Elle aurait voulu, de son côté, donner son cœur tout à fait, vivre avec un brave et bon compagnon des années de joie, mais cette pensée la tourmentait sans cesse que d'autres passent souffrir par elle! Au moins, tant qu'elle ne dirait définitivement "non" à personne, ils avaient tous le droit d'espérer encore. Et elle ne se prononçait pas. A chacun, elle accordait un peu de sa tendresse douce et reconnaissante. —C'est étrange! disaient les gens, la petite Yette ne se marie pas! Ce n'est pourtant pas faute de prétendants! Elle tourne la tête à tous les garçons de la ville! —Elle aime peut-être? —Qui? —L'on ne sait! Le temps passa. Christian s'était marié par ailleurs, et richement. Pierre ne s'était pas allé pendre, ni jeter dans la rivière. Il avait fait mieux. Il venait de célébrer ses accordeilles avec un de ses cousins. Quant à Jean, il ne quittait plus le cabaret. Yette avait appris tout cela et chaque fois, en ayant eu de la peine; avait cru dans la parole de chacun d'eux, et chacun d'eux avait emporté un peu de son cœur. Et d'autres encore, après des serments d'amour éternel, s'en étaient allés, oubliés! —Tu vois, Yette, disait la grand'mère, tu es bien fait de ne pas te décider; l'amour des hommes n'a point de durée! V Un matin, le bruit se répandit que Yette était malade, bien malade. La nouvelle courut de porte en porte. Le soir, on vit des ombres glisser vers la maison où la jeune fille habitait. C'étaient les amoureux de Yette. Chacun d'eux l'avait demandée en mariage, et à chacun d'eux elle avait fait la même réponse décevante, incertaine. Mais elle était si jolie, si jolie, qu'ils l'aimaient toujours au fond de leur cœur.

Christian lui-même était venu caché sous une grande houppelande pour ne point être reconnu; il n'était pas heureux en ménage et regrettait Yette. Pierre avait rompu ses accordeilles; le souvenir de Yette lui tenait trop au cœur. Près de la porte aussi était Jean, qui avait déserté le cabaret ce jour-là. Mais aucun n'osait entrer. Ils se regardaient avec défiance, jaloux les uns des autres semblant comprendre pourquoi ils étaient tous venus ainsi. L'un d'eux pourtant frappa à la porte. Une voix caressée répondit: —Laissez-moi; ma pauvre petite se meurt! Le vent soufflait, très-à-propos. Etait-ce parce qu'il fouettait leurs visages, ou pour quelque autre cause? Ces hommes pleuraient. Silencieux, ils attendaient dans la nuit, espérant que Yette irait mieux. Tout à coup, dans la maison, il y eut un grand cri. —Oh! c'est fini! dit Christian. Le vent soufflait avec plus de violence. Quand on leur permit d'entrer Yette reposait dans sa belle robe blanche, avec une gerbe de fleur dans ses bras. Ses grands yeux, ses yeux qui avaient fait qu'on l'avait tant aimée, étaient clos. Seule sa petite bouche avait un sourire encore. Les jeunes hommes doucement pénétrèrent dans la chambre, tête nue. —De quoi est-elle morte? demanda l'un. La grand'mère ne répondit pas mais une voix murmura: —D'amour peut-être! Alors, la grand'mère, qui sanglotait dans un coin de l'âtre, se leva, prit la gerbe qui reposait dans les bras de Yette et, sans parler, cueillit une fleur pour chacun des jeunes gens. L'île de Cuba. France Associée. New York, 3 mai.—Le président élu Palma a fait une inspection complète de l'hôpital civil, dit une dépêche de Santiago, île de Cuba, à la "Tribune". L'hôpital a été converti en une institution moderne par les Etats-Unis et il est un bon exemple de l'excellent travail qui a été accompli pour l'île de Cuba pendant l'occupation américaine. Grâce à la propreté scrupuleuse des rues et aux mesures sanitaires prises à Santiago, la fièvre jaune y a disparu et la mortalité a beaucoup diminué. Le général Palma a vivement apprécié la tâche éminemment accomplie par le département sanitaire. Il a chaleureusement loué les Etats-Unis de la salubrité de l'île. Le général a visité tous les départements et s'est intéressé à toutes les questions qui s'y rapportent. A un dîner donné par la Chambre de Commerce, d'Industrie et de Navigation, le général Palma a réitéré ses bons sentiments et son admiration pour les Etats-Unis. Son discours a porté de la nécessité d'entretenir des relations commerciales avec le monde entier. Le lieutenant Whitford a souhaité beaucoup de succès à la nouvelle République, disant que la nation américaine voit l'île de Cuba prospérer et paisible. Prochain mariage de Mlle Joséphine Holman. France Associée. Chicago, 3 mai.—Les amis de Mlle Joséphine Holman, ancienne ment d'Indianapolis, qui fut engagée à une époque à Signor Marconi, célèbre pour son système de télégraphie sans fil, ont appris son prochain mariage avec M. Borosa, de Budapest, Hongrie, dit une dépêche d'Indianapolis à la "Tribune". L'événement aura lieu à la chapelle St Margaret, Londres, le 22 mai. Les Délégués Irlandais. France Associée. New York, 3 mai.—William Edmond, M. P., délégué en Amérique avec Joseph Devlin, par la Ligue Irlandaise-Union, est revenu ici après une tournée de deux mois à l'ouest. Il a organisé plusieurs branches de la ligue et a prononcé des discours dans les principales villes presque chaque soir. M. Edmond dit que même aux meilleurs jours du mouvement Parnell il n'a jamais vu de meetings aussi encourageants que ceux de ce pays-ci. Vues du secrétaire Long. France Associée. New York, 3 mai.—John D. Long, ancien secrétaire de la marine, qui est en cette ville, dit qu'il ne s'attend pas à des changements immédiats dans le cabinet du Président. "On a plus ou moins commenté," a-t-il dit, la retraite du secrétaire Hay et celle du secrétaire Root, mais je crois que les deux resteront en place. Le secrétaire Hay a été très-heureux. Il a rendu des services extraordinaires au pays et son administration du département d'état a été marquée par de brillants succès. Le secrétaire Root est un homme d'une habileté et d'un savoir-faire peu ordinaires. "Comment marche notre marine comparée à celle des autres nations?" lui a-t-on demandé. "Parfaitement bien. Le budget de la marine comprend la construction de deux cuirassés. Le nombre de ces navires en construction est pas si grand que celui des autres nations, mais il tient tête à l'Allemagne." En ce qui regarde ses propres plans, M. Long a dit: "Je retourne à Boston pour reprendre l'exercice du droit." Consul général à Londres. France Associée. Washington, 3 mai.—Le président Roosevelt a sommé aujourd'hui au Sénat la nomination de H. Clay Evans au poste de consul général des Etats-Unis à Londres.

Christian lui-même était venu caché sous une grande houppelande pour ne point être reconnu; il n'était pas heureux en ménage et regrettait Yette. Pierre avait rompu ses accordeilles; le souvenir de Yette lui tenait trop au cœur. Près de la porte aussi était Jean, qui avait déserté le cabaret ce jour-là. Mais aucun n'osait entrer. Ils se regardaient avec défiance, jaloux les uns des autres semblant comprendre pourquoi ils étaient tous venus ainsi. L'un d'eux pourtant frappa à la porte. Une voix caressée répondit: —Laissez-moi; ma pauvre petite se meurt! Le vent soufflait, très-à-propos. Etait-ce parce qu'il fouettait leurs visages, ou pour quelque autre cause? Ces hommes pleuraient. Silencieux, ils attendaient dans la nuit, espérant que Yette irait mieux. Tout à coup, dans la maison, il y eut un grand cri. —Oh! c'est fini! dit Christian. Le vent soufflait avec plus de violence. Quand on leur permit d'entrer Yette reposait dans sa belle robe blanche, avec une gerbe de fleur dans ses bras. Ses grands yeux, ses yeux qui avaient fait qu'on l'avait tant aimée, étaient clos. Seule sa petite bouche avait un sourire encore. Les jeunes hommes doucement pénétrèrent dans la chambre, tête nue. —De quoi est-elle morte? demanda l'un. La grand'mère ne répondit pas mais une voix murmura: —D'amour peut-être! Alors, la grand'mère, qui sanglotait dans un coin de l'âtre, se leva, prit la gerbe qui reposait dans les bras de Yette et, sans parler, cueillit une fleur pour chacun des jeunes gens. L'île de Cuba. France Associée. New York, 3 mai.—Le président élu Palma a fait une inspection complète de l'hôpital civil, dit une dépêche de Santiago, île de Cuba, à la "Tribune". L'hôpital a été converti en une institution moderne par les Etats-Unis et il est un bon exemple de l'excellent travail qui a été accompli pour l'île de Cuba pendant l'occupation américaine. Grâce à la propreté scrupuleuse des rues et aux mesures sanitaires prises à Santiago, la fièvre jaune y a disparu et la mortalité a beaucoup diminué. Le général Palma a vivement apprécié la tâche éminemment accomplie par le département sanitaire. Il a chaleureusement loué les Etats-Unis de la salubrité de l'île. Le général a visité tous les départements et s'est intéressé à toutes les questions qui s'y rapportent. A un dîner donné par la Chambre de Commerce, d'Industrie et de Navigation, le général Palma a réitéré ses bons sentiments et son admiration pour les Etats-Unis. Son discours a porté de la nécessité d'entretenir des relations commerciales avec le monde entier. Le lieutenant Whitford a souhaité beaucoup de succès à la nouvelle République, disant que la nation américaine voit l'île de Cuba prospérer et paisible. Prochain mariage de Mlle Joséphine Holman. France Associée. Chicago, 3 mai.—Les amis de Mlle Joséphine Holman, ancienne ment d'Indianapolis, qui fut engagée à une époque à Signor Marconi, célèbre pour son système de télégraphie sans fil, ont appris son prochain mariage avec M. Borosa, de Budapest, Hongrie, dit une dépêche d'Indianapolis à la "Tribune". L'événement aura lieu à la chapelle St Margaret, Londres, le 22 mai. Les Délégués Irlandais. France Associée. New York, 3 mai.—William Edmond, M. P., délégué en Amérique avec Joseph Devlin, par la Ligue Irlandaise-Union, est revenu ici après une tournée de deux mois à l'ouest. Il a organisé plusieurs branches de la ligue et a prononcé des discours dans les principales villes presque chaque soir. M. Edmond dit que même aux meilleurs jours du mouvement Parnell il n'a jamais vu de meetings aussi encourageants que ceux de ce pays-ci. Vues du secrétaire Long. France Associée. New York, 3 mai.—John D. Long, ancien secrétaire de la marine, qui est en cette ville, dit qu'il ne s'attend pas à des changements immédiats dans le cabinet du Président. "On a plus ou moins commenté," a-t-il dit, la retraite du secrétaire Hay et celle du secrétaire Root, mais je crois que les deux resteront en place. Le secrétaire Hay a été très-heureux. Il a rendu des services extraordinaires au pays et son administration du département d'état a été marquée par de brillants succès. Le secrétaire Root est un homme d'une habileté et d'un savoir-faire peu ordinaires. "Comment marche notre marine comparée à celle des autres nations?" lui a-t-on demandé. "Parfaitement bien. Le budget de la marine comprend la construction de deux cuirassés. Le nombre de ces navires en construction est pas si grand que celui des autres nations, mais il tient tête à l'Allemagne." En ce qui regarde ses propres plans, M. Long a dit: "Je retourne à Boston pour reprendre l'exercice du droit." Consul général à Londres. France Associée. Washington, 3 mai.—Le président Roosevelt a sommé aujourd'hui au Sénat la nomination de H. Clay Evans au poste de consul général des Etats-Unis à Londres.